



Le père, ce drôle de zèbre.

Le troupeau galope. C'est la période de migration des zèbres. (*) Toutes des femelles et un mâle. C'est son harem qu'il conduit. Une des femelles a un petit. Il n'y a pas longtemps qu'elle a du mettre bas. Il trotte maladroitement à ses côtés. Soudain, épuisée, elle s'effondre.

Le petit s'arrête, la regarde, cherche à comprendre et s'approche du corps de sa mère pour l'inciter à se relever. Le troupeau de zèbres continue sa course sans rien voir. Le petit zèbre tourne autour du corps de sa mère, cherche un peu de lait comme pour se rassurer, la pousse. Rien.

A un moment, le mâle qui avait poursuivi sa course au milieu de son troupeau se retourne et voit la scène. Il s'arrête. Le troupeau, lui continue. Le mâle tourne la tête d'un côté et puis de l'autre. Plusieurs fois, semblant réfléchir. D'un côté, toutes ses femelles poursuivent leur route, de l'autre, le petit devant le corps de sa mère. S'il reste là, il va mourir.

On voit alors le mâle prendre sa décision. Il retourne sur ses pas jusqu'à la femelle et son petit. Il tourne d'abord autour du corps allongé et vérifie. Elle est bien morte. Alors, de quelques poussées de tête, il essaye d'éloigner le petit. Mais celui-ci ne veut pas. Il ne comprend pas et continue à fouiller de son museau le corps de sa mère, espérant qu'elle se relève.

Le mâle a alors une attitude bouleversante. Il s'éloigne de quelques pas et attend, en les regardant. Comme s'il savait que le petit avait besoin de temps, qu'il n'était pas encore prêt à quitter ce corps maternel même si la vie l'avait déserté. Le mâle ne s'énerve pas. Au contraire. Au bout d'un moment il commence une petite parade de va et viens devant le petit. Proche, mais pas trop. Puis il s'arrête. Il recommence ainsi pendant un long moment, sollicitant par intervalles le petit à le suivre. L'« enfant » ne veut toujours pas. Finalement, vautours et charognards s'approchent du corps de la femelle zèbre, au grand désarroi du petit.

Alors le mâle se rapproche de lui et le pousse : « maintenant, il faut y aller, on ne peut plus attendre, ce serait dangereux ». Après quelques dernières hésitations, le petit zèbre se résigne à suivre son père et part avec lui rejoindre le troupeau. Bientôt, ils accordent le rythme de leurs trots. Les pas du petit prennent de l'assurance aux côtés de ceux de son père. On le sent, il lui a donné sa confiance.

Un silence respectueux. Le zèbre, cet animal indomptable vient de nous expliquer d'une façon magistrale, et magnifique, c'est quoi un père.

Oui, bien sûr, Freud et ses copains nous disent depuis longtemps que le père c'est ce grand méchant qui sépare de la mère. D'accord, mais c'est quoi la mère et comment peut-on s'en séparer pour faire sa vie ?

La mère, c'est l'origine, la chrysalide, le connu prénatal, la base. On dit maintenant aussi « la figure d'attachement principale », la base de sécurité interne.

Oui, mais pour être vraiment au monde, il faut oser quitter sa base. Et là, l'insécurité pointe, quand elle n'anéantit pas. Comment ce grand zèbre savait-il tout cela ? Comment a-t-il pu cerner l'angoisse du petit et lui donner le temps d'affronter la perte de sa mère en toute sécurité, préparant la séparation inévitable et nécessaire ?

Pendant qu'il faisait des allers-retours calmes, il imprimait dans la mémoire de son petit les rayures spécifiques de sa robe à lui, la marque du connu, du sécurisant. Il prenait ainsi le relais de la première figure d'attachement principale et allait permettre à son petit de quitter le corps de sa mère en toute sécurité.

Je pense à la question que certains hommes nous posent parfois, demandant s'il était possible pour un père d'être la figure d'attachement principale de son enfant. Ma réponse jusqu'à présent a toujours été : « Je pense que oui, à condition que le père tienne compte de la perte que l'enfant a subie, son origine, sa mère, celle dont il est issu et qu'il connaît sensoriellement en premier lieu ». Alors la transmission est possible en cas de disparition de la mère. Et le père est celui qui, par son lien à la mère, porte le plus naturellement cette possibilité.

Notre zèbre ici, avec son cerveau de zèbre, ne s'est pas posé la question. C'est une sorte de connaissance archaïque qu'il utilisait. Il donnait à son fils le temps de faire le deuil de son origine tout en préparant le relais, la transmission de sécurité de la mère au père.

Plus tard, l'enfant, fort de cette première expérience, pourra aussi quitter son père en toute sécurité et ses parents intérieurs construits, trouvera ses figures d'attachements dans ses amis, ses amours, ses pairs.

Et quand la mère s'autorise à vivre longtemps ? La difficulté de la quitter reste aussi grande. Bien des bonheurs et des relations s'ajoutent à la vie de l'enfant, mais la difficulté reste entière et le rôle du père est tout aussi évident.

Prendre le temps d'imprégner son petit de ses rayures à lui, sécurisantes, pour l'aider à poursuivre sa route hors du corps de sa mère en reportant sur lui la confiance qu'il a en elle.

Cette transmission est importante. On en parle pourtant très peu. Cette transmission est nécessaire dans toutes les diversités de relations qu'il peut y avoir entre un père et une mère. Le père vivant sous le même toit que ses enfants a la même importance – et les mêmes contraintes – que le zèbre. Il ne suffit pas qu'il vive avec la mère pour être un père présent qui donne ses marques sécurisantes à son enfant et prépare la transmission d'attachement, la route vers le monde.

Et s'il n'y a pas toujours de harem auquel renoncer un moment, il y a pourtant pour chacun des préoccupations importantes qu'il faudra, un temps, mettre entre parenthèses pour donner ce temps à la construction du père dans l'enfant.

Le père absent n'est pas spécifique des familles monoparentales, loin s'en faut. Le père absent est celui qui n'a pas pris conscience de cette place indispensable à l'enfant et pour laquelle il doit prévoir du temps.

Le temps de faire le deuil de cette fusion primaire entre sa mère et lui, de cette fusion à laquelle il devra renoncer pour toujours, inventant un autre mode de relation.

Le temps aussi d'imprimer les marques d'une seconde figure d'attachement, tout aussi sécurisante que la première et qui permettra au petit d'aborder les découvertes du monde avec une solidité intérieure qui se construit sur ces premières expériences fondamentales.

C'est autre chose que la figure paternelle stéréotypée de celui qui coupe le cordon, donne la loi et en dehors de ça existe peu. C'est autre chose aussi que l'image du père qui maternel, récupérant des générations de frustrations paternelles qui voulaient que les enfants soient seulement l'affaire des femmes et que les hommes, pour être hommes, n'avaient pas de sentiments à exprimer.

Tout cela existe, tout cela se module selon chaque famille, chaque originalité de mère et de père, chaque relation spécifique à un couple de parents.

Il n'en reste pas moins que la question centrale du père est dans cette transmission de sécurité interne hors de la mère, en prenant le temps de respecter le deuil que toute séparation induit, en prenant le temps aussi, renonçant par là même pour un temps à d'autres horizons qui lui sont propres, d'imprimer ses marques sécurisantes dans le psychisme de son enfant.

Reconnaissons-le : le père, c'est vraiment bien plus qu'un drôle de zèbre.

Bernadette Nicolas
Janvier-février 2011

Dernière ligne droite avant le colloque

Eh oui, ce bulletin est un peu plus léger que d'habitude. Dans 3 semaines, notre colloque aura eu lieu et nous le préparons de la meilleure façon. Nous avons donc moins de temps pour courir les conférences, écouter, lire et écrire. Et nos enfants sont là. Le bulletin de mai, lui, apportera les premières conclusions qui d'ores et déjà s'annoncent bien intéressantes pour le développement de la compréhension de nos enfants particuliers et de l'aide particulière à leur apporter.

Parlons un peu plus du contenu de ce colloque. Nous avons voulu aller à l'essentiel. Qu'est ce qui fait que certains de nos enfants vont mal ? Que leur manque-t-il ? Reconnaître qu'ils ont des raisons de souffrir de troubles de l'attachement ne nous suffit pas à les aider. Que leur manque-t-il donc qu'il faudrait leur donner ?

Il leur manque la sécurité interne, la confiance de base. De cela, après tant d'années de recherches, d'essais et erreurs face à leurs comportements et de travail associatif, nous n'en doutons plus : il leur manque la sécurité interne.

C'est donc de là qu'il nous faut partir.

Nous avons demandé à Didier Robin d'ouvrir le colloque par une conférence sur la sécurité interne. C'est la base indispensable pour que toutes les discussions qui suivront trouvent leur place dans le cadre adéquat.

Comment créer cette sécurité interne à un moment de la vie qui n'est plus naturellement propice à cette construction ? En construisant un contenant solide sur des bases communes et par une alliance confiante entre les parents et les professionnels. C'est une alliance difficile que la complexité du problème rend naturellement conflictuelle. Cette alliance doit être absolument fiable pour l'enfant, indestructible. C'est la condition pour créer les bases de cette sécurité interne.

Ces deux axes posés, les questions trouvent enfin leur vraies places. Les 8 ateliers en aborderont chacun quelques-unes. Bien sûr, le tour n'est pas complet. 8 jours de colloque n'y auraient pas suffi, le sujet est trop complexe. Et c'est normal, il s'agit de la construction psychique d'un être humain, ce qui va conditionner toute sa vision du monde, son interprétation de la société dans laquelle il naît, son devenir.

Les questions posées et les réponses apportées ouvriront cependant le regard des parents et des professionnels sur la réalité de nos enfants. Et cette ouverture commune de nos regards nous permettra d'avancer ensemble, de faire au moins un premier pas dans le « comment faire maintenant ». **Wat nu ?** Comme disent nos amis flamands.

L'expression est trop évidente pour nous en passer.

Et maintenant, on fait quoi ?

Ce sera la question des conclusions.

Mais d'abord, Estelle Bernard nous donnera un aperçu des dernières découvertes des neurosciences en ce qui concerne l'attachement. Comme le disait un papa de PETALES il n'y a pas si longtemps : « les neurosciences ne nous apportent pas de solution, elles nous apportent simplement des preuves scientifiques de ce que nous avons compris par l'observation de nos enfants et la confrontation quotidienne à leurs comportements particuliers. » De fantasmes de parents incapables on en est arrivé à une réalité scientifique. Fallait-il vraiment attendre le sceau de la science pour accepter de voir la réalité ? Enfin, ce sceau est là, et comme l'eau des piscines reconnues avec trop de chlore depuis qu'une université l'a démontré dans une étude, même si tout ceux qui utilisent les piscines le savaient depuis 30 ans au moins, on en est maintenant certains. Les troubles de l'attachement connus depuis si longtemps deviennent une réalité depuis que l'imagerie médicale du cerveau le prouve. Une étude universitaire, ça rend la réalité plus réelle, c'est sécurisant.

Danielle Marchand et Didier Robin nous parlerons de leurs réflexions et de leurs expériences respectives sur le travail institutionnel du point de vue de l'attachement et de la sécurité interne .

Louise Galipeau nous apportera l'expérience d'un projet-pilote au Québec pour aider les enfants à s'intégrer dans un nouveau milieu, milieu d'accueil ou milieu adoptif par l'histoire de leur vie et l'art-thérapie.

Michèle St-Antoine et Diane Rivard nous éclaireront par l'image et la rétroaction vidéo sur des outils possibles pour utiliser les ressources des parents dans la reconstruction d'un attachement secure.

Samedi, après l'intervention sur l'alliance nécessaire parents/intervenants et donc les mésalliances à dépasser, Danielle Marchand nous parlera du mot « aimer ». C'est un sujet fondamental tant ce verbe est utilisé avec force par chacun avec des contenus très différents, trop différents et même souvent antagoniques. Et si « aimer un enfant » ne veut pas dire la même chose pour tous ceux qui s'en occupent, aucune cohérence, aucune ligne de conduite commune ne peut être définie. Utiliser le même mot sans avoir fouillé ses contenus possibles amène à des impasses. « Aimer » un enfant souffrant de troubles de l'attachement est encore plus spécifique. Il nous faut donc nous y arrêter pour pouvoir aller plus loin.

Marie-Josée Lambert nous apportera toutes ses connaissances sur l'apprentissage dans la spécificité de chaque mode d'attachement. La scolarisation est souvent le lieu où les troubles de l'attachement s'expriment ouvertement pour la première fois. Il convient donc de comprendre avant de chercher comment aider.

Et Michelle Ouellet nous amènera un sujet fort important. Mais y en a-t-il un qui ne l'est pas ? C'est le choc entre l'histoire des parents, leurs modes d'attachement et l'histoire de l'enfant et son mode d'attachement.

C'est une question essentielle et nécessaire à tout parent pour établir un lien réel et sécurisant avec son enfant.

Je m'efforcerai dans le dernier atelier proposé de réunir des situations courantes de la vie quotidienne pour permettre de réfléchir ensemble comment y répondre, pas selon de bonnes méthodes éducatives, ni avec tout

notre amour, mais selon les besoins de contenance et de sécurisation interne de notre enfant. La bonne éducation et l'amour ayant besoin de cette base de sécurisation interne pour « s'attacher ».

Chaque personne participera à deux ateliers par jour. Nous avons privilégié de petits groupes pour permettre des discussions plus soutenues. C'est pourquoi, chaque intervenant présentera deux fois son atelier. Le contenu des échanges sera transmis lors des assemblées plénières qui réuniront tous les participants à la fin de chaque journée.

Des conclusions et perspectives seront proposées en fin de colloque. Les actes seront réalisés rapidement .

Voilà un défi de plus de notre association après 10 ans de travail associatif dans les groupes de parents : mettre sur la table, entre parents et professionnels les questions que posent nos enfants.

Poser ces questions publiquement, c'est permettre qu'elles ne restent plus bloquées dans des non-dits ou des conversations privées mais qu'elles passent le cap d'une réalité dont chacun devra désormais tenir compte en poursuivant son travail professionnel ou sa relation de parent avec cette base de réflexion commune.

A bientôt donc, pour cette aventure.

Bernadette Nicolas
mars avril 2011

Le moment de construire le temps

Déjà septembre. Nous nous relevons à peine de l'aventure du colloque. Heureuse aventure qui continue à nous apporter ses questions, ses alliances et les évolutions possibles pour nos enfants. Mais pour beaucoup, nous n'avons pas vu l'été. Y en a-t-il eu seulement un cette année ? Même pas reposés et déjà repartir pour un an.

C'est le moment d'aller un peu trier dans notre « boîte à outils de parents » de ranger notre « trousse à marqueurs de l'attachement » et de revoir dans chaque famille, au sein de chaque couple parental les marques sécurisantes sur lesquelles nous décidons de porter notre effort.

Chaque famille est originale, chaque père, chaque mère, chaque couple, chaque enfant. C'est donc aux parents de décider, suivant ce qu'ils sont et la connaissance qu'ils ont de leur enfant, quelles lignes de conduites prioritaires ils vont adopter pour travailler la construction de la sécurité interne de leur enfant particulier.

Le temps, l'espace, la continuité (qui inclut la prévisibilité) sont trois des grosses poutres de leur charpente psychique. Ces poutres doivent être d'une solidité à toute épreuve.

Le temps d'abord. C'est sur une ligne du temps que s'inscrit toute notre vie, de notre conception à notre mort. Comment allons-nous aider notre enfant à construire ce temps pour qu'il puisse solidement s'y situer ?

C'est dans l'aménagement rigoureux du quotidien de ce temps qu'il va pouvoir y trouver sa place sans angoisse, percevoir puis petit-à-petit comprendre et posséder ce qu'est un avant, un maintenant, un après. Quand on a un enfant à risque de troubles de l'attachement et qui donc, généralement, ne possède pas le temps, l'aménagement de ce temps doit être rigoureux. A l'extrême. C'est terriblement inconfortable pour les parents, surtout dans les exigences sociales actuelles. Mais c'est indispensable. Si nous tentons d'échapper à cette exigence, nous n'échapperons pas aux conséquences de cette fuite. Parce que l'enfant incapable de construire le temps va en déborder jusqu'à l'épuisement de chacun. Et il ne comprendra pas ce qu'on lui veut, il se sentira de plus en plus menacé, de plus en plus en insécurité.

Les capacités d'adaptation humaines sont immenses. Celles des petits encore bien plus. L'adaptabilité est une condition de survie que nous tenons de toutes les générations qui nous ont précédés. Nos enfants « en insécurité interne » s'y emploient avec beaucoup d'énergie. Mais ne nous leurrions pas.

Un enfant qui s'adapte à notre temps n'est pas un enfant qui construit le sien. Cette adaptation peut nous cacher une déconstruction profonde qui nous désarçonnera le jour où cette adaptation devenue trop lourde pour l'enfant, la déconstruction surgira au grand jour. Et c'est nous qui ne comprendrons pas ce qui arrive puisque nous n'en avons pas vu l'origine cachée sous l'adaptabilité de l'enfant.

« Mais qu'est-ce qui arrive, tout allait pourtant bien ? Rien de particulier ne s'est passé dans notre vie qui justifie tout à coup une telle galère ! »

Si cela explose autour de la préadolescence, au moment où l'enfant, sollicité par d'autres tensions ne peut plus venir à bout de son mode d'adaptation, nous croirons, et tout le monde croira avec nous, que c'est la crise d'adolescence.

C'est pourtant justement le contraire. C'est l'adolescence qui « expulsera » au grand jour un problème qui appartient à l'enfance, qu'elle ne peut donc pas porter parce qu'elle a bien d'autres chats à fouetter et que cette question du temps aurait dû être intégrée bien avant son arrivée.

Ce temps beaucoup de nos enfants en ont perdu le fil tout petits, lors d'une rupture parfois imperceptible à nos yeux. Mais ils étaient trop petits pour raccrocher les deux bouts d'avant et après la rupture, trop petits pour avoir parfois intégré tout simplement la permanence de l'objet, pour avoir déjà la capacité de garder en eux suffisamment longtemps l'image de leur mère, et bien d'autres situations encore qui ont coupé ce fil du temps en morceaux qu'ils n'ont pas pu raccorder.

Dans la brochure : « La fonction parentale »⁽¹⁾, Pierre Delion écrit : « les soins intensifs apportés dès l'apparition de la souffrance psychique ont aussi une valeur de prévention »

Cette phrase est vraiment importante. Son fond est indiscutable et nous le crions, nous, parents depuis bien longtemps. On aurait cependant tort de croire qu'elle est toute simple et « qu'il n'y a qu'à... » Parce que déceler la souffrance psychique d'un enfant dès son apparition est souvent quelque chose de très difficile. Cachée derrière son adaptabilité et ce que d'aucuns appelleront parfois sa « résilience », tant qu'elle n'explose pas, elle nous échappe souvent, même à des parents très attentifs et très aimants, même à des professionnels bien outillés. L'apprentissage de la bonne observation d'un enfant est un défi que certains chercheurs comme Esther Bick, ou Selma Fraiberg et

encore d'autres travaillent à offrir à des professionnels qui s'occupent d'enfants souvent dans des situations familiales à risques avérés.

Cet apprentissage serait cependant bien utile à des parents ordinaires, quand un de leurs enfants a vécu une rupture.

Apprendre à déceler l'apparition de la souffrance psychique chez nos enfants, calmement, sans verser dans une angoisse permanente, et dans quelles situations – inexistence de repères temporels, inexistence de repères spatiaux, de sentiment de continuité, et bien d'autres -, nous permettrait d'y répondre immédiatement. Et... **de la réponse immédiate à ses besoins fondamentaux, sans aucun doute possible pour l'enfant, naît la sécurité interne**, l'attachement sécurisé.

Le temps et l'espace sont intimement liés. Ils ordonnent notre vie dans des lieux et à des moments donnés. Ils permettent à l'enfant de « s'y retrouver » si les espaces et les temps sont bien accordés avec les événements dans une continuité de vie.

Pour exister, se sentir soi, s'individuer et reconnaître en l'autre non pas un envahisseur interne mais un être différent avec qui il est possible d'entrer en relation, l'enfant a besoin que ces trois éléments de sa charpente psychique soient bien construits : le temps, l'espace et la continuité de vie qu'ils tissent. C'est à cette condition qu'un enfant peut ressentir petit à petit sa continuité d'être et donner, sans condition, sa confiance en ses parents, leur déléguer la charge de sa sécurité et aussi de son éducation.

A nos agendas donc, calmement et sans angoisse démesurée. Comment allons-nous organiser, chacun, le plus rigoureusement possible, le quotidien de nos enfants pour qu'ils puissent se créer une charpente de vie solide et, pour ceux qui ne pourront pas facilement ou qui n'ont pas pu par leur histoire faire l'économie de troubles de l'attachement, au moins cette base sera là, toujours et indiscutable et ils pourront petit à petit s'y attacher. Avec notre aide bien sûr.

Bonne rentrée à chacun.

Bernadette Nicolas
Octobre 2011

Des limites ? Oui. Mais quelles limites ?

« Les enfants ont besoin de limites ! », « Il faut mettre des limites ! », ou « il faut mettre vos limites ».

Ces petites phrases traînent partout et personne n'osera dire le contraire. Elles font partie du langage de ceux qui savent. Éducativement correctes. Personne n'osera dire le contraire, pourtant si on pousse un peu la question : quelles sont ces limites qu'il faut mettre, que limitent-elles exactement, que contiennent-elles, qui protègent-elles ? , la réponse sera souvent effacée au milieu de quelques lieux communs ou bien on vous regardera comme un extraterrestre qui fait semblant de ne pas comprendre une évidence.

Une évidence, peut-être, à condition d'en comprendre le sens. Cela vaut bien de creuser un peu. Comment pourrions-nous marquer correctement ces limites pour le bien de l'enfant si on ne connaît pas la substance de ces limites à leur imposer ? Cela nous amènerait à en imposer mécaniquement, souvent donc mal à propos. Et si cette manière d'agir peut parfois rassurer : « nous sommes de bons parents, nous mettons des limites », ces limites, elles y perdent leurs sens.

Qu'est-ce qui doit être limité ? Qu'est-ce que ces limites si importantes mettent en jeu dans la maturation psychique et l'éducation d'un enfant ? Il y a l'enfant, et devant lui il y a ses parents et il y a la société, les autres.

Dès la conception, la limite est là. Pour évoluer dans sa vie prénatale, le fœtus doit être contenu dans l'utérus maternel. C'est sa sécurité, sa contenance. Dans cette limite utérine d'où il ne peut sortir, il percevra petit à petit sa forme, ses limites corporelles, en toute sécurité de ne tomber nulle part. Dans ces limites-là, il échappe à la pesanteur. Il a bien assez de découvertes à faire sans encore celle-là.

C'est cette première limite qui nous donne à tous un sentiment de sécurité et nous révèle à nous-mêmes en nous faisant sentir notre forme par l'enveloppement du contenant. Cette première limite, nous la rechercherons toute notre vie, de multiples façons.

Beaucoup d'entre nous, même quand il fait très chaud et que cela ne se justifie pas du tout par la température, ont besoin d'une couverture pour dormir. Être enveloppé, contenu pour s'abandonner au sommeil en toute sécurité, gardant bien présente et en entier notre forme corporelle qui ne pourra se « répandre » ces quelques heures d'absence à nous-mêmes que nous impose le sommeil.

Ces limites sont à la fois contenantantes et identifiantes. Le toucher de la membrane utérine, de la couverture ou de la caresse nous rend notre forme, notre peau, les limites à l'intérieur desquelles nous existons. C'est cette sorte de limites que nous donnons à nos enfants quand, bouleversés de chagrin, de joie ou de colère, ils se répandent en larmes ou en hurlements ou en gestes violents et que nous les serrons bien fort dans nos bras pour qu'ils puissent se contenir. Nous replaçons aussi leurs émotions à l'intérieur d'eux-mêmes, nous les leur rendons en quelque sorte.

Une autre limite importante est la nôtre, celle de l'adulte, du parent qui s'identifie, marque son existence, son territoire et la limite de ce qui lui est supportable. La limite au-delà de laquelle il n'accepte pas que son enfant déborde sur lui et l'envahisse. Cette limite est à la fois protectrice et identifiante. Elle nous protège et marque nos contours. « Papa et maman ont aussi besoin de dormir, tu ne nous déranges pas la nuit ». En nous protégeant, elle sécurise notre enfant : « papa et maman sont solides, ils se protègent bien d'un manque de sommeil, et moi, le petit, je n'ai pas les moyens de leur faire de mal ».

Quand les enfants grandissent, ces limites protection et d'identification des parents, leurs limites du supportable changent de place dans des situations nouvelles, mais se marquent toujours bien. Sinon, il n'y a pas de limites et c'est l'envahissement des parents par l'enfant sans plus d'identification et chacun dans la confusion des uns et des autres.

Bien sûr, chaque personne a sa limite du supportable à un endroit différent. Mais posons-nous quand même la question chaque fois que nous reculons notre seuil de tolérance si l'enfant reste bien contenu, si c'est pour l'aider, l'éduquer à ressentir la place du parent (et donc intérioriser cette place de parent, ce qui est la base de la sécurité interne) ou si nous reculons notre limite du supportable pour éviter le conflit que cet apprentissage nous oblige à affronter.

Reculer notre seuil de tolérance peut être aussi, surtout pour les plus grands enfants, par espoir que si on prend encore sur soi, celle fois-ci, il va faire un pas en avant, éviter de plus grands écueils. Avec beaucoup de courage nous reculons nos propres limites jusqu'à n'y avoir plus aucune place pour nous-mêmes et étouffer.

Nous l'avons aimé jusqu'au bout, au bout de notre santé, au bout de notre couple, au bout de notre vie professionnelle.

Qu'aurions-nous pu faire de plus ? Nous l'avons tant aimé que nous n'existons plus.

Oui, mais si nous n'existons plus, il n'a plus de parents non plus. Et c'est justement de cela qu'il avait besoin. Était-ce donc vraiment ça bien l'aimer ? (*)

Alors nos limites du tolérable, différentes pour chacun, il va falloir sérieusement y réfléchir pour bien les construire et nous donner notre place, notre territoire infranchissable. C'est seulement ainsi qu'il aura des parents avec qui il pourra entrer en relation et aussi en conflit parce que ce seront des êtres réels que nos limites auront bien identifiés.

La mise en avant de « l'amour jusqu'au bout », au-delà de l'impossible et qui n'a pas de limites est sans doute très valorisant socialement. Mais il est absolument destructeur autant pour les parents que pour l'enfant.

« Elle a fait tout ce qu'elle a pu, elle n'aurait pas pu aller plus loin », la mère (ou le père) est valorisée, reconnue dans son amour sans bornes, mais elle est vidée et complètement anéantie et donc cet amour sans limites n'aura donné qu'un enfant ou un jeune adulte qui n'a plus de mère et un femme qui n'existe plus vraiment.

Osons donc aimer nos enfants avec des limites à notre amour. C'est de cela qu'ils ont besoin et c'est encore beaucoup plus difficile. Mais cela nous laissera plus forts et leur gardera des parents solides quoi qu'en pensent les jusqu'au boutistes de l'amour parental sentimental et suicidaire.

Les limites contenant pour l'enfant, les limites identifiantes des parents, ce ne sont pas les seules limites bien sûr.

Il y a aussi les limites simplement protectrices : le feu rouge, la rampe devant le vide, la petite croix sur le pot de médicaments et bien d'autres limites protectrices de la vie quotidienne, limites physiques ou psychiques.

Et puis rapidement, il y a toutes les limites sociales que les premières, contenant, protectrices et identifiantes auront préparé à comprendre et accepter.

L'Autre existe. Il y a une limite entre lui et moi, une limite que je ne peux franchir qu'avec son accord et qu'il ne peut franchir qu'avec mon accord. On entre dans le monde des relations, publiques ou privée ou intimes et l'enfant doit être aidé à bien les identifier. Il y va de son avenir social, de son avenir affectif aussi.

Comprendre aussi que ses désirs sont toujours limités par les désirs, souvent différents des autres ; que sa propre liberté va se confronter à celle des autres et que pour passer des limites, il va falloir entrer en relation, négocier et peut-être s'entendre dire non.

Et puis il y a les limites de la loi.

Oui, elles sont bien nombreuses toutes ces limites à mettre à nos enfants à qui on voudrait donner le monde. Ces limites sont pourtant un moyen indispensable de les « mettre au monde » en y définissant bien les autres et soi-même, donc en leur donnant les moyens d'entrer en relation.

Oh, ce texte ne fait pas le tour de la question. Il s'en faut de beaucoup. Aucun de nos éditoriaux ne prétend jamais le faire. Il ouvre juste une réflexion que chacun pourra développer, nourrir, échanger pour dépasser ce concept un peu trop simpliste, un peu trop balancé facilement dans nos situations infiniment complexes : il faut mettre des limites.

Sans doute, mais lesquelles, pourquoi, comment et quand ?

Bernadette Nicolas
Novembre/décembre 2011

(*) voir p. Le sens du mot « Aimer » avec un enfant présentant des troubles de l'attachement.
Atelier de notre colloque des 6 et 7 mai 2011 présenté par Danielle Marchand